

Jean-Michel LOUKA

[www.louka.eu](http://www.louka.eu)

SEMINAIRE 2009-2010

## Féminin ?

4<sup>e</sup> séance du mercredi 6 janvier 2010 : **Le psychanalyste *pas sans le féminin***

Dans les demandes actuelles de traitement et de soins, on peut aisément percevoir des espoirs analogues à ceux qui ont été suscités dans d'autres domaines par les succès scientifiques et les réalisations technologiques. La demande est une demande de réparer, de reconfigurer, de reformater, en un mot d'améliorer la « machine » humaine, jugée par trop défailante.

A l'ancien souci légitime de résoudre la souffrance d'un symptôme s'est substituée l'exigence d'éradiquer un trouble. La recherche de la solution d'un problème supposait, psychanalytiquement parlant, la prise en compte d'un manque, alors que tout va aujourd'hui dans le sens logique d'une obligation de résultat : l'adresse de la demande s'est réduite à une revendication de « bonne » santé assurée, et l'attention apportée au frayage de l'inconscient d'un sujet est étouffée par un savoir orthopédique multinormé sur celui-ci.

Comment faire la part, dans les manifestations actuelles, des effets du refoulement et des effets du déni qu'alimente le discours social ? Quel versant du symptôme rapporter à la structure subjective en souffrance, quel versant au discours familial ou à la logique sociale ?

Le refus du féminin, son déni, participe de cette évolution néfaste d'aujourd'hui. La thèse générale s'énonce ainsi : « les femmes, c'est comme les hommes ». Même travail, mêmes sports, y compris les plus violents, mêmes tâches, ...que **du même**. Plus de différence des sexes. D'où un retour du bâton sous diverses formes, par exemple, actuellement, le style « **girly** ». Girly ou la vraie fille, vêtements, nourriture, façon d'être, façon de se comporter girly, accessoires particuliers très girly, sex toys rose bonbon girly, petits plats, gâteaux, couleur rose partout, de l'entre-filles et pour les filles, quoi ! Etc. Comme si on savait d'avance ce qu'est une fille ! Une fille, c'est rose, un garçon c'est bleu. Comme si on décrétait que le féminin c'était ça ! Girly ! Point barre !

La « girly connection » est quelque chose que le commerce, le *marketing*, s'est aujourd'hui approprié afin de parler d'un féminin qui ne se réduirait qu'à de la féminité du moment, de l'instant, par le biais de l'objet a. Ce qui nous fait, à nouveau, mais dans l'autre sens reprendre la considération du féminin comme autre chose, autre chose même qu'une figure de l'objet petit a, telle que j'ai pu

en parler à la dernière séance. Car le féminin, ne réside pas seulement que du côté pulsionnellement consommable de l'objet, point de rencontre avec les ruses des rusés renards du commerce qui exploitent la dimension imaginaire de l'objet, le féminin, et ce fameux *désir* dont tout le monde, le petit monde psychanalytique en premier, a eu toujours plein la bouche.

Pourtant un Michel Foucault, le premier, nous avait prévenu : on a promu le désir jusqu'à plus soif, ou plutôt jusqu'à ce qui a débouché sur une lassitude. En effet, le contexte culturel ayant changé, le caractère subversif de la mise en avant du désir s'est dissous et même inversé, récupéré : car, il faut savoir que le culte d'un désir propre à chacun, avec un effet d'individualisation, va comme un gant au capitalisme d'aujourd'hui. De cela, Michel Foucault s'est rendu compte très tôt, et avant tout le monde. Et il a pensé pouvoir faire barrage à cet envahissement inconsidéré en jouant ..., en jouant quoi ? En jouant le plaisir contre le désir, je cite :

« [...] depuis des siècles, les gens en général, – mais aussi les médecins, les psychiatres et même les mouvements de libération – ont toujours parlé du désir et jamais du plaisir. « Nous devons libérer notre désir », disent-ils. Non ! Nous devons créer des plaisirs nouveaux. Alors peut-être le désir suivra-t-il. »<sup>1</sup>

Ainsi, le féminin, c'est aussi quelque chose qui réfère à *l'amour*, à la rencontre amoureuse, au déclenchement de l'amour, au plaisir/déplaisir de l'amour. C'est quelque chose, non seulement de désirable et qui suscite le désir, qui l'interroge aussi, mais c'est encore quelque chose qui est à l'origine, à la source première de l'amour, ...et donc de la haine tout aussi bien, disons de *l'hainamoration*. De *l'hainamoration de transfert*.

Mais il y faut pour cela, ce que l'on appelle une *rencontre*. Une rencontre, aussi miraculeuse que l'on voudra, toujours un rêve de l'amour, et ce n'est pas rien, ce n'est pas si évident que cela, si vous y réfléchissez bien, faites appel à votre expérience de la vie, à vos amours, à vos amitiés... Les Grecs disaient *tuchè*.

Jacques Lacan, lui, sur la rencontre, restait, on le sait, toujours des plus réservés :

« [...] je suppose, enfin j'imagine, j'ose imaginer que pas un de ceux qui sont ici, pas un d'entre vous n'est pas sans avoir éprouvé, et de la façon la plus directe la difficulté de la rencontre, n'est-ce pas, le miracle de la rencontre, ce qui de tout temps a fait le rêve de l'amour, qui est à la fois bien en effet, le pivot, le point tournant de tout ce qui s'est proféré jusqu'à présent de discours, et qui pourtant

---

<sup>1</sup> Cité par David Halperin, *Saint Foucault*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Didier Eribon, Paris Épél, 2000, p. 105.

est si on peut dire, véritablement voué à ce que Freud exprime sous le terme du ratage, de ce qui est toujours manqué. »<sup>2</sup>.

J'irai plus loin encore, personnellement, en vous disant qu'il n'y a pas de rencontre avec le psychanalyste, qu'il n'y a pas d'analyse même possible, envisageable, si le demandeur d'une analyse n'y rencontre pas, d'emblée, du féminin, dans cette rencontre qu'il fait avec son futur analyste, son devenant analyste pour lui, à cet instant, que celui-ci soit un homme ou une femme ne change ici rien à la question. Si c'est une femme, il ne faut pas qu'elle soit trop phallique, mais, justement, assez « féminine », différente d'un homme pour accueillir la demande. Si c'est un homme, il faudra que transparaisse du « féminin » en lui, de lui, c'est-à-dire qu'il devra se laisser appréhender comme ***pas-tout*** phallique.

Mais qui dit rencontre du féminin, dit dans le même mouvement, inévitablement, démarrage de l'amour ! Et démarrage des deux côtés, puisque, selon l'une des formules mêmes de Lacan, l'amour, c'est toujours réciproque ! Ce qui signifie que le futur analysant y apporte aussi, à son insu, cette part de féminin, sans laquelle la rencontre n'a pas lieu.

L'analyste ne peut, lui, se permettre d'être dans cette effusion s'il désire qu'il y ait de l'analyse, une chance d'analyse. Il doit ***taire l'amour***. C'est la seule façon d'éviter le piège, mais il faut aussi savoir que chez Lacan, qui fait de l'amour une ***passion***, celle-ci ne se promène pas toute seule, ni toute nue. Il s'agit, à chaque fois, des trois passions reconnues par lui comme allant en trio. Un trio infernal, qui se décline en ***amour, haine et...ignorance*** ! De plus il n'est en rien, l'analyste, ce que l'on appelle aujourd'hui, comme si c'était rassurant, un « expert ». Un expert des ces choses-là, de ces vies d'humains...Alors... ?

« Mais enfin, - dit Lacan de lui-même – il – lui Lacan – est déjà dans la psychanalyse depuis presque assez longtemps pour pouvoir dire qu'il aura passé bientôt la moitié de sa vie à écouter... des vies, qui se racontent, qui s'avouent. Il écoute. – là Lacan va passer au je, sans doute jugé précédemment encore trop impudique – J'écoute. De ces vies que donc depuis près de quatre septénaires j'écoute s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite. Et l'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute, est justement de taire l'amour. Je ne trahirai donc pas leurs secrets triviaux et sans pareils. »<sup>3</sup>

Car l'analyste, même touché par le féminin, même porteur du féminin, ne donne rien, car il n'a rien à donner, comme il l'a déjà énoncé en 1958 dans son texte « La direction de la cure » :

<sup>2</sup> Jacques Lacan, Conférence « La mort est du domaine de la foi », 13 octobre 1972.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion* [Conférence, Rome, 29 octobre 1974]. *Précédé de Discours aux catholiques* [Bruxelles, 9 et 10 mars 1960]. Paris, Le Seuil, 2005.

« Car si l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, il est bien vrai que le sujet peut attendre qu'on le lui donne puisque le psychanalyste n'a rien d'autre à lui donner. Mais même ce rien, il ne le lui donne pas, et cela vaut mieux [...]. »<sup>4</sup>

L'analyste doit accepter de *se consumer* (ne dites pas « se consommer » !), et non pas brûler de cet amour que déclenche l'entrée en scène de la question du féminin et c'est, chez Lacan, qu'à cet instant lui arrive, dans son séminaire *Le transfert*, le fameux mythe de la main enflammant la bûche :

« Quelle étrange chaleur cette main devrait-elle porter avec elle pour que le mythe soit vrai, pour qu'à son approche jaillisse cette flamme par quoi l'objet prend feu, miracle pur [...] elle est l'image tout idéal, c'est un phénomène rêvé comme celui de l'amour. Chacun sait que le feu de l'amour ne brûle qu'à bas bruit, chacun sait que la poutre humide peut longtemps le contenir sans que rien n'en soit révélé au dehors, chacun sait pour tout dire, ce qu'il est chargé dans le *Banquet* au plus gentiment bêta d'articuler de façon quasi dérisoire, que la nature de l'amour est la nature de l'humide [...]. »<sup>5</sup>

L'amour devient ainsi, chez Lacan, une passion, une passion de l'être, ce qu'il appelle, à la fin du séminaire *Encore*, « la vraie amour », ce qui permet un abord de l'être. Il l'énonce le 26 juin 1973 :

« L'abord de l'être par l'amour, n'est-ce pas là que surgit ce qui fait de l'être ce qui ne se soutient que de se rater ? »<sup>6</sup>

Mais si l'on disait, dans les premières séances de ce séminaire que l'on aborderait le féminin par le biais de l'homosexualité féminine, parce que seules les lesbiennes annoncent que ce sont elles, et elles seules, qui savent ce qu'aimer une femme veut dire, ... nous trouvons à nous parfaire, sans nous contredire, avec les propos de Lacan dans son texte « L'étourdit » du 14 juillet 1972, lorsqu'il définit l'hétérosexuel comme « *ce* qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. »<sup>7</sup> Où l'on peut ainsi apercevoir qu'une homosexuelle est aussi, dans cette position d'amante, une hétérosexuelle, soit quelque chose comme une femme *mâle*... ! A méditer.

Mais chose qui va encore plus vous surprendre, c'est que, pour Lacan, la mort, c'est l'amour. Que l'on dit, avec lui, *identifier la mort à l'amour*, ... et non pas l'inverse ! Car la psychanalyse est une démarche de réintroduction du réel de la

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *Ecrits II*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1999, p.95.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques* (version Stécriture, séance du 28 juin 1961).

<sup>6</sup> Jacques Lacan, *Encore*, séminaire du 26 juin 1973.

<sup>7</sup> Jacques Lacan, « L'étourdit », in *Scilicet*, N°4, Seuil, 1973. C'est moi, JML, qui souligne ce « ce ».

mort dans la vie, à tout le moins sa prise en compte, indéniable et irréversible. Et, surtout, d'avoir à en supporter sa vérité.

« Nous en sommes au règne du discours scientifique et je vais le faire sentir. Sentir de là où se confirme ma critique, plus haut, de l'universel de ce que « l'homme soit mortel ».

Sa traduction dans le discours scientifique, c'est l'assurance-vie. La mort, dans le dire scientifique, est affaire de calcul des probabilités. C'est, dans ce discours, ce qu'elle a de vrai.

Il y a néanmoins, de notre temps, des gens qui se refusent à contracter une assurance-vie. C'est qu'ils veulent de la mort une autre vérité qu'assurent déjà d'autres discours. Celui du maître par exemple qui, à en croire Hegel, se fonderait de la mort prise comme risque ; celui de l'universitaire, qui jouerait de mémoire « éternelle » du savoir.

Ces vérités, comme ces discours, sont contestées, d'être contestables éminemment. Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour. »<sup>8</sup>

En outre, Lacan ira lier *l'amour* toujours plus au *transfert* en ces années-là, les années 1970. Il critique vertement les analystes, il les prend à parti, les accusant alors de rejeter de se coltiner le fardeau de l'inconscient.

« Qu'on le sente du lavage des mains dont ils éloignent d'eux ledit transfert, à refuser le surprenant de l'accès qu'il offre sur l'amour. », dit-il, on ne peut plus clairement, même si l'on ne sait pas très bien alors de quel accès il s'agit, celui-ci n'étant pas précisé.

Alors *le lien de l'amour et du transfert* se fait de plus en plus pressant ;

L'année suivante, en 1973, le 7 octobre, Lacan écrit :

« [...] qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffre. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir.

---

<sup>8</sup> *Id., ibid.*

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir [...] »<sup>9</sup>

Il redira la même chose, le 2 novembre 1973, au congrès de la Grand Motte : de l'amour qui s'adresse au savoir, pas du désir, pas de désir de savoir chez Lacan !

La thèse de Lacan est la suivante : ***il y a du nouveau dans l'amour, dès lors qu'il se constitue comme transfert***. Et j'ajouterai, c'est là, sur cette scène que va se jouer la question du féminin. Le féminin n'entre si bien en scène que sur la scène déjà-là du transfert. De l'amour, du sentiment amoureux constitué comme transfert.

Comment cela se joue-t-il, à entendre « se jouer comme au théâtre une pièce », mais aussi « se jouer de », au sens de faire, de réaliser quelque chose avec facilité, « s'en moquer » aussi comme on dit « se jouer des lois », ou « de quelqu'un », c'est-à-dire de s'en moquer dudit quelqu'un ?

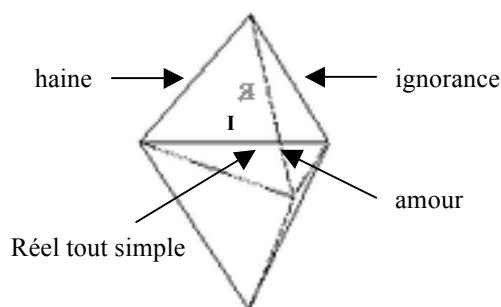
Cela se joue, précisément, avec trois acteurs, qui sont d'ailleurs trois actrices : ***les trois passions de l'être***, ou orientées vers l'être, inséparables, ce qui est une novation, que sont ***l'amour, la haine et...l'ignorance***. Novation parce que l'amour seul ne suffit pas, la clinique montre assez combien il faut lui adjoindre tout de suite la haine, l'une se retournant si rapidement en l'autre, l'une n'allant-devenant (hommage à Dolto qui employait de telles expressions) pas sans l'autre. Phénomènes déjà bien remarqués par différents auteurs avant Lacan. Ce qui est nouveau par contre, avec Lacan, c'est cette façon d'y adjoindre une passion bien moins repérée comme passion, ***l'ignorance*** – mais, on le voit, c'est dans le même mouvement y introduire ***la question du savoir*** à cet endroit -. Néanmoins, était-ce même une passion avant que Lacan n'insiste si fortement de ce côté... ? Pas sûr !

Possédant depuis sa conférence de 1953 son ternaire sous la forme de S.I.R. (Symbolique, Imaginaire et Réel), c'est à la séance du 30 juin 1954 de son séminaire *Les écrits techniques de Freud*, que Lacan va présenter ces trois passions de l'être sous forme d'une petite pyramide qu'il appelle un « petit diamant » :

« [...], je vous ai mis au tableau ce petit diamant qui est un dièdre à six faces

---

<sup>9</sup> Jacques Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », in *Scilicet*, N°5, Le Seuil, 1975.



Faisons ses faces toutes pareilles, les unes au-dessus, les autres au-dessous du plan. Ce n'est pas un polyèdre régulier, encore que toutes ses faces soient égales.

Concevons que le plan médian celui dans lequel se situe le triangle qui partage en deux cette pyramide, représente la surface du réel, du réel tout simple. Rien de ce qui est là ne peut le franchir, les places sont prises. Mais à l'autre étage, tout est changé. Car, les mots, les symboles, introduisent un creux, un trou, grâce à quoi toutes sortes de franchissements sont possibles. Les choses deviennent interchangeable.

Ce trou dans le réel s'appelle, selon la façon dont on l'envisage, l'être ou le néant [Lacan vient de parler, à cet instant, de Jean-Paul Sartre !]. Cet être et ce néant sont essentiellement liés au phénomène de la parole. C'est dans la dimension de l'être que se situe la tripartition du symbolique, de l'imaginaire et du réel, catégories élémentaires sans lesquelles nous ne pouvons rien distinguer dans notre expérience.

Ce n'est pas pour rien sans doute, qu'elles sont trois. Il doit y avoir là une loi minimale que la géométrie ne fait ici qu'incarner, à savoir que, si vous détachez dans le plan du réel quelque volet qui s'introduit dans une troisième dimension, vous ne pourrez rien faire de solide qu'avec deux autres volets au minimum.

Un tel schéma vous présentifie ceci - c'est seulement dans la dimension de l'être, et non pas dans celle du réel, que peuvent s'inscrire les trois passions fondamentales - à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez, cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour - à la jonction de l'imaginaire et du réel, la haine - à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance.

Nous savons que la dimension du transfert existe d'emblée, implicitement, avant tout commencement de l'analyse, avant que le concubinage qu'est l'analyse ne le déclenche. Or, ces deux possibilités de l'amour et de la haine ne vont pas sans cette troisième, qu'on néglige, et qu'on ne nomme pas parmi les composantes primaires du transfert - l'ignorance en tant que passion. Le sujet qui vient en analyse se met pourtant, comme tel, dans la position de celui qui ignore. Pas d'entrée possible dans l'analyse sans cette référence - on ne le dit jamais, on n'y pense jamais, alors qu'elle est fondamentale.

A mesure que la parole progresse, la pyramide supérieure s'édifie, qui correspond à l'élaboration de la *Verdrängung*, la *Verdichtung* et la *Verneinung*. Et l'être se réalise. »<sup>10</sup> Lire : le refoulement, la condensation et la dénégation.

A partir de là, nous nous sommes aperçu que Lacan, avec son polyèdre de 1954, son premier ternaire en somme de RSI, sous le mode de S.I.R., Symbolique, Imaginaire et Réel, où le réel, « tout simple » dit-il, n'est pas le Réel du borroméen qui adviendra dans les années 1970, comme avec son nœud borroméen à trois consistances de la dernière décennie de son œuvre, traitait d'une seule et même chose, ...ou cause, de 1953 à 1981, c'est-à-dire du **nouveau paradigme** qu'il introduit durant près de trente ans pour la psychanalyse, pour la théorie psychanalytique freudienne.

Si le polyèdre de 1954 articule trois faces, symbolique, imaginaire et réel et trois arêtes de conjonctions/séparations de ces faces et qui ont pour noms, l'amour, la haine et l'ignorance,... alors pourquoi ne pas faire un saut d'une vingtaine d'années pour y introduire ledit polyèdre et ses données (même si celui-ci n'a servi à Lacan qu'au cours de cette unique séance du 30 juin 1954, que c'est un hapax) dans le nœud borroméen à trois, dans lequel, je le rappelle, nous y retrouvons le ternaire R.S.I, Réel, Symbolique et Imaginaire, sous la forme des trois consistances circulaires qui le constitue.

Pourquoi ?

Eh bien parce que, comme vous l'avez remarqué, depuis le début de ce séminaire, nous avons abordé - et ceci par nécessité logique, je le rappelle, où nous avons été de nous plier -, le féminin par deux voies, non-exclusives l'une de l'autre, que j'ai nommées : ***l'amour*** et ***l'objet petit a*** (plus précisément une « figure » de l'objet petit a).

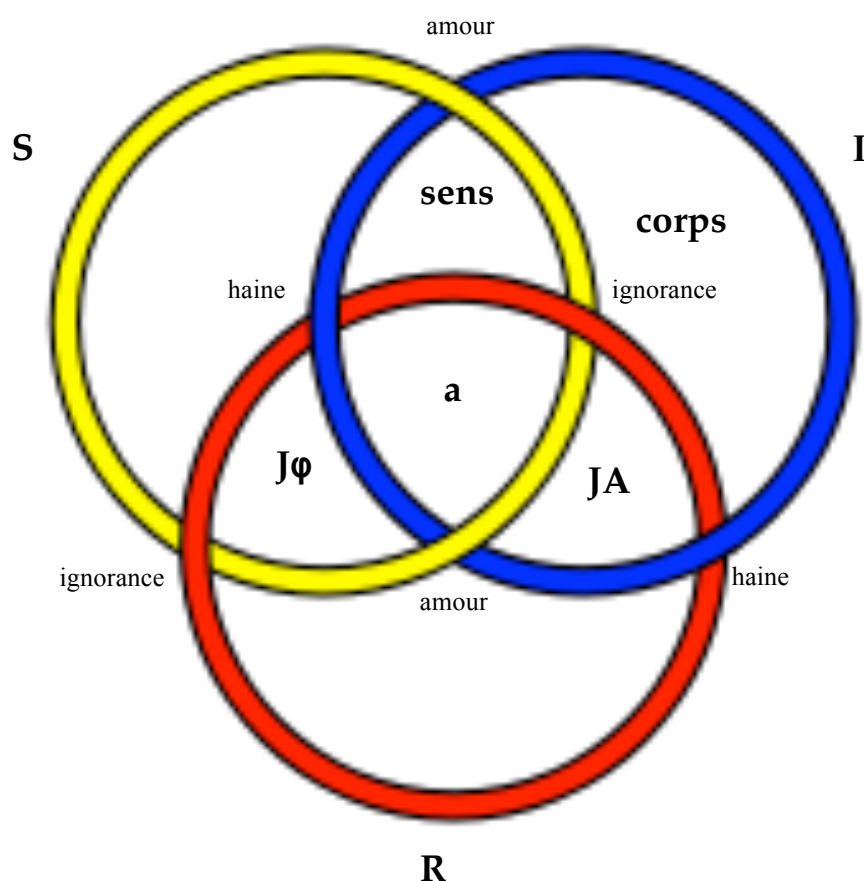
Aujourd'hui, nous savons que le féminin, cet objet petit *a*, ne fonctionne que pris comme dans la série de ses **figures**. Si l'objet petit *a*, dans son histoire, vient

---

<sup>10</sup> Jacques Lacan, Le Séminaire Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Editions du Seuil, Paris, 1975, séance du 30 juin 1954, p.297-298.

du petit autre, il est ainsi imaginaire, pendant un temps, dans la conceptualisation de Lacan. Au fil de l'avancée de l'œuvre, il va se situer du côté du réel, pour enfin au moment de la topologie nodologique, venir se faire coïncider, serrer par les trois registres RSI dans le nœud borroméen à trois. Il ne sera jamais symbolique, cette « qualité » ayant toujours été réservée au grand Autre, pour le constituer.

On peut, à partir de cet instant, se mettre à construire un nœud borroméen à trois, dont les trois consistances sont le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, dont les points de recoupes des consistances délimitent des plages que Lacan nomme parfaitement, par exemple dans sa conférence dite « La troisième », c'est-à-dire la troisième fois où il se rend à Rome, en 1974<sup>11</sup>, pour y parler de psychanalyse.



Le nœud borroméen à trois consistances égales

<sup>11</sup> Jacques Lacan, « La Troisième », VIIème Congrès de l'École Freudienne de Paris, Rome, 31 octobre – 3 novembre 1974, in *Lettres de l'École Freudienne*, N°16, novembre 1975, p.199-200.

Reste alors à y situer les « arêtes », dont l'équivoque signifiante est assez pointue pour nous arrêter nous-mêmes, ... sans faire de nous, cependant, des petits poissons à l'aise dans ce bocal, mais tout de même... !

En suivant le polyèdre, et ses arrêtes, voici sur le nœud où je suggère logiquement de les placer. On a ainsi le nœud borroméen du féminin !

Reprenons ici le dire de Lacan de 1954 : « *les trois passions fondamentales - à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez, cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour - à la jonction de l'imaginaire et du réel, la haine - à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance.* »

Ces arêtes, au fond que sont-elles, sinon des points qui, réunis, forment des lignes de conjonction/disjonction d'un registre avec un autre.

Sur le *nœud-bo* (autre appellation du nœud borroméen par Lacan, en référence à la Bible), ces arêtes, transposées, seront très exactement réduites à des points : des points de passages, des points de croisements, des points de rencontres, au nombre de *quatre*, à chaque fois que l'un des ronds va passer soit dessus, soit dessous, l'un puis l'autre rond. Chaque consistance rencontre quatre fois un autre registre, deux fois l'un et deux fois l'autre, mais alternativement.

Ainsi, on peut dire que si l'on suit, avec le doigt sur la figure ou sur le tableau, et dans le sens trigonométrique (on pourrait très bien faire l'inverse, dans le sens des aiguilles d'une montre, ou encore changer le sens de rotation pour chaque rond...), le rond du Symbolique, celui-ci va rencontrer une première fois le rond du Réel en passant sous lui, autrement dit là où l'ignorance domine la rencontre, puis, continuant son chemin, le Symbolique va passer dessus le rond de l'Imaginaire et c'est alors l'amour qui prévaut, pour repasser dessous le cercle du Réel, et c'est alors l'ignorance qui prime à nouveau. Pour enfin repasser au-dessus du cercle de l'imaginaire pour voir l'amour reprendre le dessus.

De même pour l'Imaginaire qui passe sous le Symbolique, c'est la rencontre de l'amour qui se produit ; puis sur le Réel, la haine ici prend le pas ; puis sous le Symbolique à nouveau, c'est sous le chef de l'amour que la rencontre se fait ; puis enfin sur le Réel encore et la haine jubile.

Pour le cercle du Réel, il en sera du même parcours, dans ce sens inverse des aiguilles d'une montre : il passe une première fois sous l'Imaginaire et la haine domine ; une seconde fois sur le Symbolique et là, c'est l'ignorance qui s'en donne à cœur-joie ; un troisième croisement sous l'Imaginaire et la haine revient ; au quatrième croisement il passe sur le Symbolique, et l'ignorance reprend le dessus.

Le féminin, c'est bien ainsi une figure de l'objet petit a, autant cause du désir que plus-de-jouir, coincé par les trois consistances du nœud borroméen, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire qui le cernent, le serrent aussi, mais encore soumis à la virulence alternée des « dessus-dessous », tournoyante et changeante, des trois passions de l'être qui s'exercent au sein même de la contrainte du nœud.

Le féminin, c'est encore à y regarder au plus près, ce qui l'enserme de ce *triskel* central et qui le coince manifestement au centre du nœud, les *trois* (ici, seulement, et non plus quatre) points de recoupe au plus près du petit a : SI, RS, RI, soit, à nouveau, respectivement, l'amour en position de passion unique, exclusive dans la rencontre, puis l'ignorance également en cette même position, et la haine de même. Ces trois points de rencontre forment, reliés, un triskel, trois points clefs coinçant l'objet *a* féminin.

Voilà pourquoi, sans doute, c'est à tout le moins l'une des raisons que j'y repère, Lacan aurait tant insisté sur cette incontournable passion, *l'ignorance*, qu'il ajoute au duo/duel amour/haine, passion toujours par trop méconnue, et pourtant nécessaire, *sine qua non*, pour contribuer à arriver à « coincer », via les trois registres RSI, ici, en ce qui nous concerne, *le féminin*, en tant qu'objet petit a !

Encore une indication, on peut aussi voir, sur le nœud, que le triskel quienserme, coince *le petit a féminin*, est lui-même bordé par trois plages de jouissance : entre R et I (le corps), la jouissance de l'Autre, grand A, la jouissance du corps de l'Autre ; entre R et S, la jouissance phallique ; et entre I (le corps) et S, le sens, la « jouis-sens », la jouissance du sens !

Voilà pour ce soir...

On peut maintenant discuter.

\*\*\*